

Le roman de la terre. Millet, Michon, Bergounioux

Pierre Ouellet

Volume 38, Number 3 (225), June 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32461ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ouellet, P. (1996). Review of [Le roman de la terre. Millet, Michon, Bergounioux]. *Liberté*, 38(3), 165–177.

LIRE EN FRANÇAIS

PIERRE OUELLET

LE ROMAN DE LA TERRE

Millet, Michon, Bergounioux

Il y a une France profonde, comme il y a une pensée profonde. Et l'on ne sait pas à quel point elle l'est, profonde, cette France-là : comme une blessure, comme une plaie. De l'ombre, dans un ravin. Ou l'origine du monde, sinon sa fin. Corrèze, Dordogne, Limousin : gouffres de France – trous dans le Temps : éternité des gouffres. Creux d'être, pour rien. On dit ici : terre de Caïn – Abitibi, Basse Côte-Nord : le milieu de nulle part. On dit aussi : *rester creux*, pour dire « habiter loin, profond » – dans quelque coin *reculé*, dit-on encore. Ainsi : Notre-Dame-de-la-Nativité-de-Beauport, d'où je viens, où je reviens, parfois, à reculons du temps, d'où je repars, bientôt, avec le recul des ans, en moi, la profondeur de l'âge. Fosse : fossé, où enterrer sa vie, passée, future, ravine obscure dans quoi l'on hante, dirait Millet, la « maudissure ». Cette profondeur est de partout : dans le cœur des hommes. Leurs reins. Le regard des femmes. Celui des chiens – une profondeur d'homme dans la bête, de bête dans l'homme. Une profondeur sainte : elle fait gagner son ciel plus vite. Par des travers : les raccourcis de la terre qu'on traîne sous ses pas d'homme comme de la terre sur soi, déjà – un ciel de terre, comme ça ne se voit pas. Leçon première :

on vit sa vie dans cette profondeur qu'on creuse, au bout, pour y poser son corps, à jamais las. Morale : on prend un chemin de boue qui y va droit – on ne s'arrête pas, sinon pour prendre la pause de ceux qui soufflent dans leurs mains, crachent dans leurs paumes, avant de reprendre la pelle, creuser leur route, ou la brouette, traîner leur corps, un pas ou deux ou mille encore un peu au-delà, en contrebas, si bas que c'est *en deçà* qu'on va, sans cesse, à la vitesse d'une vieillesse qui vient, prématurée, ne tardera pas, une vieillesse qui frappe le temps, la sénescence du siècle.

C'est en Corrèze et dans la Creuse. Ou en Dordogne, près de Lascaux. Quelque part là – dans les confins, mais au cœur même : marges avalées. Millet, Michon, Bergounioux : explorateurs, nouveaux, des *profondeurs* – dès lors que notre terre n'a plus de bords, ni horizons, ni grandes largeurs. Et pas d'orée. Excavateurs – la tête dans l'ombre comme des mineurs. Les continents neufs, à la dérive, sont sous nos pieds ; ces lieux perdus qui sont du temps, perdu lui aussi, ces drôles d'endroits qui sont des envers, ces espaces rares, en voie d'extinction, ces races d'espaces bâtards, par le sol et par le sang, ces contrées sourdes qu'on trouve mais ne retrouve pas, là-bas, plus loin, sous les charente et les poitou, les limousin. *La Gloire des Pythre, La grande Beune, Miette* – l'homme et la femme sortis du bois, à peine, et de la bête. Courant les plaines et les plateaux, les combes et les avens. On traîne sur soi, comme une coquille, une carapace, sa mémoire d'homme ou d'hominien, de lourdes cavernes peintes à fresque dont on supporte le poids de peine, de nuit et de tristesse : ce rouge bœuf, ce noir à cornes, ce jaune vif sang qui brille dans l'ocre. Sa vie : une éternelle grossesse, toute de spasmes, de contractions – quelque chose pèse, de l'intérieur, pousse fort, dont on se libère avant la fin,

mettant bas dans une histoire, une préhistoire, cet avorton : soi-même en fils de chien, en fille de rien, soi-même en pythre ou en jeanjean, soi-même en miette – soi-même, comme nul autre, en reître humain. Les écrivains sont les spéologues du cœur – cette profondeur du corps où la pensée résonne, échographie des temps anciens des commencements de l'homme. Obstétriciens : ils retournent les ventres comme des cavernes, leurs fresques à nu. Dessins fragiles : silhouettes blessées, profils de pendus – ombres vives, héros, pantins. Ils ne tiennent qu'à un fil : celui de leur destin. Esquisses de petits rôles pour une étrange figuration, de mauvais sorts jetés au loin. Vieilles frusques. Pythre, Yvonne, Miette : galerie de portraits peints sur le roc, face d'homme et âme de femme, or et sang, rennes, buffles, élans : de l'être mort, vivant, mais souterrain, de l'être à mort pris sous le choc, dans les pigments. Êtres à mi-temps, moitié humains moitié mutants, ombres du Temps. De la matière humaine dans la matière verbale, d'un bloc, dure comme pierre – et proverbiale : fables de chair, aussi, verbe à l'envers, verbe à rebours. De l'ancestral : temps vieux, qui ne vieillit plus – meurt, encore un peu. Du vent et de la bourre, filet d'air dans les poumons, les bronches, avec quoi l'âme, ce qu'il en reste, s'essouffle et souffle sur ses braises – parmi les cendres, derrière la tête et sous le cœur, que ça soulève et remue fort, souvenirs mauvais, pleins d'escarbilles et de tisons, qui sautent aux yeux et vous aveuglent.

*

J'en parle difficilement. Avec cette chose, dans la bouche, gourde et bègue, sourde et muette sur les lèvres, dure sous la dent : le rauque accent du bas de France, l'aphasie lente, criarde, le râle obtus d'un tel

silence, la gorge raclée de ce patois hors temps, hors siècle, qu'on y entend, dialecte d'herbe et de terre, branche sèche de bas roman, latin de cabinet, ombre pâle de français, masque de langue, simiesque, si beau pourtant, si lourd, si leste, sur des visages empreints de larmes et de détresse. Le paradoxe : entendre une langue morte, écorchée vive, dans une autre langue, belle et qui chante, qu'on fête et loue, célèbre et louange – la gorge nouée de Pythre dans la langue déliée de Millet, le gosier sec de JeanJean dans le parler souple et ample de Michon, le mutisme de Miette dans le beau vacarme à la fois fort et doux que fait entendre la voix sourde de Bergounioux. Un taire vrai, dans du parler net : de l'écrit franc. De l'être pauvre dans une voix riche – une langue prodigue, qui donne au monde ce qu'elle a de plus beau : son pesant d'or de silences et de mots, des lingots d'air jetés aux pauvres. La pauvreté s'atteint, se touche, par cette grande générosité de bouche : de bouche à oreille, dirais-je, de pensée à pensée – logopathie de qui écrit pour qui entend, mais à demi, dans l'illettrisme de son esprit, où ça se pense avec du sang, s'inscrit dans un sang d'encre comme du silence qui épaissit, humeur maligne de la mémoire qui se propage par les nerfs, les veines, jusqu'à ce trou de l'être, au centre, où tout retombe dans l'aphasie, dans l'amnésie. Largesses d'une langue qui se donne aux pauvres pour qu'ils prennent voix et la parole, comme un sou neuf dans la main droite – qu'ils s'achètent de la vie, de l'être et du respect, se payent du temps, le bon et le mauvais, éloignent le mépris. Une pauvreté de corps, oui, une pauvreté d'esprit, souvent, mais des dépenses de langue somptuaires : le cœur sur la main de ceux qui parlent depuis le cœur de la langue, ses bras, ses jambes, son corps souple, en os, en nerfs, en chair à revendre, le sein gorgé d'un français souple et ferme

venu du cœur de France aux lèvres d'hommes qui gardent dans la bouche un goût d'enfance, d'où les vieux mots, les vieilles tournures, paraissent plus frais, plus purs – une langue de voix, oui, qui sonne comme un écho dans des forêts obscures. Une langue savante, certes – une langue *qui sait* : que l'ignorance est son secret. Le vrai terreau des langues, Millet, Michon et Bergounioux le montrent, est ce lourd compost des morts qui ont vécu dans l'ignorance de leur vie, leur mort comprise, au point que le silence qu'ils font aujourd'hui sous terre pousse sous nos pieds en une touffe de cris, vivaces, vierges et verts, retenus depuis toujours, éclos ici en une seconde naissance où la langue de l'écrivain les cueille, brins de phrases, tiges gorgées de sève, de lait, comme d'un sang frais, bons grains, ivraies, dont les poèmes et les romans font une gerbe ou un bouquet, une couronne, enfin, à déposer sur le tombeau du Muet – à même la terre, tertre sans fin, monument moins à l'inconnu qu'à l'ignoré, à l'ignorant du monde dans toute sa splendeur, dont seul le spectre complet d'une langue vieillie comme le français de notre siècle peut rendre la couleur, passée, jaunie, les fastes révolus dans leurs nuances les plus profondes, du gris au gris, qu'éclaire une lumière venue du fond des âges pour nous montrer de près l'avenir devenu sénile, gâteux, terreux, sépia du Temps, de l'Homme, comme une vieille photographie.

Ce ne sont pas des auteurs du dimanche. De la longue semaine, plutôt, dans leurs habits du lundi. Ils n'écrivent pas sur le chevalet, mais à même le sol, et au plus près – comme on parle bas, mais d'une voix grave. Sur le plancher des hommes, des bêtes, qui marchent et rampent parfois, à la recherche de proies, mangent la poussière, souvent, boivent au ruisseau, pendant qu'on dort dans des lits propres, discute au salon. Ils vont sur

le motif : dans le cœur des hommes, leur estomac, dans les pensées qu'ils cachent et la douleur qui se montre, venue du fond de leur secret. Ils peignent avec leurs mains dans de la pâte sans fin : la pâte humaine, et inhumaine, sortie des tubes de la nature, brun d'homme, noir de femme, bleu regard aussi, rouge cœur d'enfance qui dure, marron quand elle s'éteint. Leur toile est large comme une terre – sans clôture. Ni cadre ni châssis : libre comme l'air, flottant au gré des langues – des vents contraires, des ouragans, des brises légères comme des aveux, des tramontanes de la colère.

*

Romans du terroir, au sens propre et fort : terre et mémoire – gionisque ? non : trop d'ombre pour Baumugnes, Manosque, Aix. Ici le désert règne : en pleine forêt, dans les futaies. Les frondaisons donnent le vide, surtout, avant l'ombrage, le frais : elles vous désertifient l'être d'un coup de vent, comme un coup de grisou. Ça donne le temps, les champs, à l'infini – des tables rases comme de grands lits, qu'on ne fait jamais. Une chambre à l'abandon, où le jour même ne se couche plus, restant debout toute la nuit. Une terre qui souffre d'insomnie. Pas un pays, non, mais des parages, des étendues – à peine du paysage. Sans géographie, comme sans histoire, sans poésie. Mais du récit, brut, dans la langue riche, juste. Sa raffinerie, sa distillerie : un liquide clair, comme l'air, avec son marc solide, dedans, de terre et de braise, eau de puits, vin de source – alcool et fuel pour se chauffer la tête, le cœur, dans cette misère du temps, dans la terreur épaisse : dans cette lourdeur, cette froideur. Pour s'éclairer l'esprit, pour s'éclaircir la gorge – ou serait-ce la mémoire ? serait-ce encore le rêve ? – dans ce pays de

quelques lueurs, seulement, jamais de pure lumière, dans ces contrées de soif, que rien ne désaltère. J'ai la gorge sèche quand je les lis : ces écrivains sortis du puits, où ils retombent plus profond à chaque nouveau livre, faisant un bruit de seau qui cogne sur la margelle, fend l'eau, remonte bientôt dans des grincements de chaînes, de poulies mal huilées, des tonnes de silence d'hommes et de femmes où l'on boira pendant des jours et des nuits à pleines gorgées – l'angoisse humaine s'y rassasie : des soifs à vif sont étanchées.

Plus de territoires nouveaux pour les explorateurs de l'esprit, plus de terrains même, inabordés, pour les anthropologues du cœur, mais un terroir sans fin, ancien, riche et dense autant que la mémoire qu'on recouvre à l'instant, comme la vie même, ou la conscience, après des siècles d'oublis qui l'auront nourrie, chaque jour, chaque nuit, gavée d'espoirs inaboutis, de rêves mal rêvés, de temps qui fuit. Bergounioux, Michon, Millet installent leur champ de fouille dans cette terre en friche – mémoire fraîche, pourrie d'oublis : du temps en raccourcis. Les terroirs offrent d'innombrables perspectives, frontales ou en plongées, qui donnent au regard la force d'une pierre en chute libre dans son champ de gravité. Il faut en profiter : les terroirs s'effacent, nos regards s'usent, et nous ne cessons pas de tomber. Lisons ces hommes de métier qui savent, de science infuse, ce qu'est la glèbe mêlée à l'encre pour faire avec, de leurs mains nues, une couche de monde sous le langage et la fouailler, la fourrager, comme leur histoire, leur propre vie : litière humaine où l'homme doit faire, à chaque matin, ses besoins de mémoire, amoncelant sous lui des montagnes d'espoirs, de rêves et d'illusions dont on l'a purgé. Il faut gratter ce fond : l'arrière-fond de terre de l'homme qui chaque jour davantage s'éloigne de sa propre matière, s'élève

dans l'oubli. Michon, Millet, Bergounioux nous mettent le nez là-dessous, comme sous les jupes du temps, relevées haut, pour que l'on sente d'où vient notre lumière : un lumignon de mot, une mouche à feu de sens dans une grotte profonde comme la nuit noire du monde où l'on traîne sa peau. Leurs voix à coups de pioches : pieux de mots dans la matière du souffle, du sens, leur tuf, leur tourbe, nous révélant quel trou ça fait, énorme, dans l'homme et dans le monde, l'oubli de l'être à son plus bas, l'oubli de l'être à sa naissance, dans le terreau de son néant. Ils prennent la mesure du temps en arpentant dans une langue large leur vaste champ : un terroir comme ça, avec sa mémoire insurpassée, c'est bien le mètre étalon qu'il faut pour prendre, dans son langage et sa pensée, la mesure de l'homme au sein de la démesure du monde, et de cette terre qu'on a foulée aux pieds. Mensuration de l'être, voilà le but de cette folie : *écrire* – et en faire sa vie.

Ajuster l'homme à la vie – la rapetasser. Ou bien, lui élargir le temps, l'espace des deux côtés : de face comme de dos, par les extrêmes et les confins, les commencements de l'être, les fins dernières – fin du monde et fin de l'homme entre les mêmes barrières, les mêmes frontières aussitôt levées : que l'être s'étende de tout son long, des deux côtés de son propre néant, côté cœur et côté reins. Levées d'images – chaque mot : une motte de terre soulevée sur ce que cache la terre entière. Approfondir le trou où l'âme de l'homme et sa chair morte se sont terrées – depuis que le temps n'a plus de vie, vivote parmi les restes. Terroir : terre de mémoire, mouroir du temps. Voilà ce qu'il en est : remuer le fond, nauséabond, des lourds composts que le présent entasse dans ses trous d'homme pour que les choses se décomposent – tout pourrissant plus vite dans la tête de l'homme que dans la terre qu'il tasse sous ses pieds.

*

Des écritures qui sont des vies – comme on dit *vies de saints* : vies d'écrivains. Les vies d'auteurs sont leurs romans, leurs poésies – mais trop vécus, ou *survécus*, pour n'être pas des mondes aussi, des territoires profonds, des tréfonds de monde comme on n'en voit plus : on y prend racine et son envol du même coup d'aile qui est un coup de pelle, violent, dans les terres vaines du ciel, les brouillards lourds à ras de sol qu'il faut pelleter devant sa porte pour voir le monde – où l'on en est, si ce temps d'ombre ne se lève pas, s'étend plus lent et plus épais, que le roman, la poésie, l'essai coupent au couteau : un glaive dans la glèbe, une fourche dans l'engrais. Je n'ai jamais autant senti, lisant Michon, Bergounioux, Millet, le poids de choses solides que le moindre mot lève dès qu'on l'écrit avec son sang, et l'histoire de soi plongé jusqu'à mi-corps dans l'histoire des autres : Pythre, JeanJean, Miette, surnoms de l'homme et de la femme, diminutifs de l'être, injures sur des visages qu'ils muent en grimaces, belles pourtant, parce que corps encore sous l'effort de vivre, éperdument, la tentative d'exister jusque dans son nom, et son prénom, l'identité de l'être dans ce morceau de langue qui durant toute une vie vous lèche la face dans la bouche des autres. Ces visages-là, avec leur chair, naissent d'une mémoire que porte la langue comme un tombeau sur ses épaules : le récit, le roman, sont cette lente procession vers les cimetières de voix, où la parole leur dresse un monument, portrait en croix d'un être de mots ou de silences dans quoi revivent les rêves et les souvenirs dont toute une vie est faite, du même matériau que la mort, mortier d'espoirs et de mémoires réduits en miettes.

Je me souviendrai longtemps de la longue marche dans les odeurs de corps et de terre pourris, gorgés l'un l'autre du suint de la mort et de la nuit, où Richard Millet promène au début comme à la fin de son livre le cadavre à demi rongé de ses personnages : la mère du grand Pythre et son petit-fils, l'idiot du village, tous deux arrivés au bout de leur vie mais pas encore au bout de leur peine, ayant à franchir l'ultime épreuve de leur inhumation dans cette terre gaste qui ne veut pas d'eux morts plus qu'elle n'en voulut vivants – on déterre souvent, dans *La Gloire des Pythre*, déplace des cimetières entiers que le progrès du temps cherche à noyer : la mémoire revient, innocemment, dans ces remuements de terre, ces dérangements de cadavres, ces processions à rebours, par quoi l'on voit que les terroirs rejettent autant qu'ils les absorbent les os de leurs rejetons. Moloch mange ses enfants : recrache leurs ossements – voilà l'histoire de la terre, avec ses âmes, ses habitants : ses proies. On pense aux cavernes paléolithiques de Pierre Michon, jonchées de crânes et de vertèbres – urnes géantes, vastes caveaux du temps où la voix humaine résonne de dessins d'air, de vent, vivants et survivants, comme on en trouve parfois sur les parois, momifiés, fossilisés en poussières d'ocre et cendres rouges, près des Eyzies ou de Lascaux. Tombeaux des origines, sans doute, dont l'écriture de Pierre Michon éclaire les voûtes d'une bien étrange lueur, qu'on voit reluire dans le regard d'Yvonne, la buraliste, et briller même entre ses cuisses, comme l'a montré, jadis, Gustave Courbet dans son *Origine du monde* : de la lumière noire – *mehr Licht*, dit le poète, ce peu d'éclat, ce peu d'espoir que l'on retrouve au bout comme au début de sa vie et au beau milieu, rappel amer, constant, de la matière dont on est fait, terreuse, qu'un simple reflet traverse, de temps en temps, qu'on

appelle âme ou quoi encore, l'étincellement du sens entre deux corps qui se frottent, même de loin, ou du regard seulement, sinon cette sorte de feu qui naît, imperceptible, telle une chaleur au cœur ou dans la tête, quand on entend les mots d'une langue qui prennent leur rythme dans le sang. Je sais aussi dans quel fumier les arbres généalogiques ont été plantés pour qu'ils puissent pousser dans nos mémoires : dans ces terroirs de la pensée d'où Pierre Bergounioux n'a pas cessé de les essoucher – afin de les transplanter dans le terreau d'histoires plus profondes encore, plus noires d'un humus mal épousseté de leurs racines arrachées vives, puisqu'elles replongent à l'envers dans l'enfance des langues d'où viennent au monde les mots eux-mêmes pour en parler, et s'en rappeler. La mémoire des noms est une caverne aussi : on y apprend ce que l'on est en lisant sur les parois de sa conscience les pictogrammes secrets que son propre nom dessine dès qu'on le frotte de près aux noms de ses ancêtres dans le fond de sa propre mémoire, aussitôt éclairée, et incendiée – il faut allumer un feu dans la langue de son passé pour y incinérer ses morts : mieux que n'ont fait ses propres aïeux, qui se contentent, le plus souvent, de brûler des cierges au-dessus des corps, laissant les âmes refroidir toutes seules dans leur fumée. La poésie, le roman, sont un encens plus doux sur le tombeau des proches : ils font sentir l'odeur de rose, de sainteté, qu'exhalent les mots d'une langue qui garde de ceux dont elle suscite la présence dans la pensée, la ressuscite à la conscience, immédiatement, une image d'éternité, vision pérenne d'une vie qui dure dans les galeries et les musées de la mémoire humaine, cavernes souterraines, vivement colorées, ou grands cimetières que l'on retourne de fond en comble sous les soleils pressés.

Le roman de la terre fait ses semailles dans une langue, fertile en sens et en silences, puis fait les foins dans la vie même, les vendanges dans le vrai monde – il tire un vin plus lourd que la mémoire, pétrit un pain plus dur que notre histoire: cette préhistoire de l'homme, encore, qui n'est pas venu sur terre, préférant l'ombre, les grottes et les cavernes, les combes et les avens, creusés dans le roc et dans la boue, où il se cache désespérément du ciel et de sa propre lumière, vit seul dans les dessous. Il faut le dire une fois pour toutes: l'homme est au-dessous de tout – ce qui relève son désir, d'un coup, de se sortir de lui, des haines ancestrales qui le retiennent par le cou, la tête plongée au ventre, au cœur comme un guéret, morceau de tourbe où l'on entend à peine pousser le poulx, cri d'homme dans la glèbe, cri d'herbe dans une âme bientôt debout. Michon, Millet, Bergounioux, qui savent cultiver, comme le désir dans l'homme, la terre aride du roman, sitôt fertile sous leur plume, prodigue de blé mûr, de raisin frais, nous remettent sur terre, notre ciel second: on y marche sur les pas de leurs phrases, dans les traces de voix, vers quelque chose qui n'apparaîtra pas, puisqu'il n'y a plus d'épiphanie dans les parages de l'être, trop appauvri, l'âme en jachère, mais transparaît à chaque pas par grappes et par ballots dans le sens second qu'un mot plus haut que l'autre ou un silence plus bas, au détour de quelque phrasé, laisse voir et fait entendre comme une éclaircie, vive, de l'œil et de la voix, clairière de terre au centre de la pensée, que la mémoire avait obscurcie, une percée, soudain, large comme un oubli, dans quoi l'on entre au pied levé pour en franchir l'étang à gué, sans même le souci de se mouiller les ailes, de se tremper les yeux dans trop de

lumière où l'on sera vite tombé. Moi, j'y suis – je ne m'en relèverai pas. À vous de plonger : le ciel est froid, encore, mais un coup d'aile le réchauffera. Les frances profondes, les nouvelles-frances dessous, sont un ciel trop haut, en fait, dont les reflets creusent la terre si loin que c'est des cavernes sans fin et des vallées perdues, qu'il faudra qu'un jour on prenne pour ce qu'elles sont vraiment : du ciel encore, plus sombre sans doute, mais calme et apaisé, stable enfin, presque serein – la terre : fiction du ciel, voilà le rêve de tout roman, notre réel le plus commun, notre pain quotidien.